

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE


Naturaliste Canadien

Vol. XV.

Cap Rouge, Q., AOUT, 1885.

No. 2

Rédacteur: M. l'Abbé PROVANCHER.

 Nos lecteurs voudront bien remarquer qu'en offrant comme prime aux souscripteurs qui payent leur abonnement d'avance, un volume des années précédentes au prix de \$1, nous n'entendons pas réduire à ce prix, comme quelques-uns l'ont cru, tous les volumes des années écoulées. Ils ne pourront avoir droit à un autre volume à ce prix, que l'année prochaine, en payant encore leur abonnement d'avance.

— — — — —

On a dû observer que nous employons un papier de qualité supérieure, égal au moins à celui des autres publications du même genre ; peut-être reposons-nous trop de confiance dans la bonne disposition de nos futurs abonnés ; l'avenir nous le dira. Ce papier, avec nos gravures, peut faire preuve que les améliorations ne se feront pas attendre de notre part, du moment qu'on nous permettra d'en réaliser quelques unes.

CONSERVEZ VOS NUMEROS

— — — — —

Les feuillets du *Naturaliste* sont destinés à former des volumes ; ne permettez pas que l'épicier ou la cuisinière s'en empare pour couvrir leurs épices ou emballer leurs poudres,

mais conservez-les soigneusement ; mettez les numéros à la suite les uns des autres à mesure qu'ils vous arrivent, et à la fin de chaque année, vous en formerez un joli volume qui ira prendre place dans les rayons de votre bibliothèque. En ajoutant les années aux années, vous formerez une série qui doublera de valeur à mesure qu'elle s'augmentera davantage. Déjà les premiers volumes du *Naturaliste* sont prisés des bibliophiles, et ne peuvent s'obtenir que par occasion et en payant le double du prix d'abonnement. L'*Entomological Society of Philadelphia* a commencé à publier ses *Proceedings* en 1862. Elle en publia six jusqu'en 1867, au prix de \$3 par année. En 1867 elle continua la série en changeant le nom de *Proceedings* en celui de *Transactions*, dont elle poursuit actuellement le XI^e volume, au même prix de \$3 par année. Or, actuellement, les 6 volumes des *Proceedings* valent \$45, et le premier, à lui seul, \$15. Les six volumes des *Proceedings* avec les six premiers des *Transactions* valent \$76. Ceux qui ont laissé leurs cuisinières s'emparer de ces feuillets pour envelopper la crème de tartre ou la canelle, doivent trouver aujourd'hui que la conservation de ces épices leur a coûté un peu cher. Si donc vous ne voulez pas avoir le même regret plus tard, prenez plus de soin de vos numéros, conservez les avec plus d'attention, et à la fin de chaque année, faites les relier en beaux volumes.

D'après les dernières dispositions que nous avons adoptées, ce sont deux volumes dont la publication marche de front ; l'intérêt reste toujours le même, car si à la fin de l'année le volume n'est pas complet, vous en aurez deux au bout de deux années.

L'ETUDE DES SCIENCES

Nous entendons souvent qualifier notre temps de siècle des lumières, siècle des découvertes.

Si nous jetons, en effet, un regard attentif autour de nous, nous ne voyons de tout côté que merveilles étonnantes enfantées par le génie de l'homme. La pensée humaine se transporte d'un bout du monde à l'autre aussi instantanément que l'éclair; l'espace a presque disparu pour le déplacement d'un lieu à un autre; les hommes conversent d'un pays à un autre, comme des amis réunis dans un salon; des continents sont troués par la pelle et coupés par la mer; des fleuves sont couverts ou détournés de leur cours; la force motrice ne connaît presque plus de bornes; une étincelle fait sauter des montagnes dans les airs, ou jaillir des rochers du fond des eaux! Il n'y a pas jusqu'aux rebuts et aux déchets mêmes des objets à notre usage, qu'on ne soit parvenu à utiliser et à convertir parfois en sources de bénéfices considérables!

Oui! notre siècle a vu des découvertes merveilleuses; et on se demande souvent ce qui pourra arriver à l'avenir pour nous surprendre.

Mais est-ce bien à notre siècle que toutes ces merveilles sont dues? Sommes-nous réellement les auteurs de ces étonnantes découvertes?

Une étude attentive de la marche des idées dans les temps qui nous ont précédés, de l'esprit qui anime aujourd'hui les sociétés, du culte que l'on rend de toutes parts à la matière, nous convaincra que nous ne faisons que cueillir les fruits des semences que nos prédécesseurs ont jetées en terre; que nous ne faisons que l'application de principes par eux découverts; et qu'à voir les nouvelles bases qu'on veut substituer aux anciennes pour le soutien des sociétés, il y a tout lieu de croire que la moisson de découvertes que nous faisons aujourd'hui sera bien plus ample que celle que nous permettrons de faire à ceux qui viendront après nous. Et la raison, suivant nous, en est bien simple. Pour se diriger sûrement dans un lieu obscur, il faut de la lumière; or de nos jours on répudie la véritable lumière, le flambeau qui peut seul dissiper les ténèbres du monde de l'inconnu.

Non seulement on ne veut pas faire hommage au Créateur de ces perfectionnements infinis auxquels on soumet la matière ; non seulement on ne veut pas reconnaître comme émanées de sa sagesse ces lois sur lesquelles nous basons nos études, pour aller plus loin dans cette recherche du mieux ; mais on se refuse même à reconnaître son intervention, on lui dispute l'existence. Ce n'est pas seulement du gouvernement des sociétés qu'on veut écarter Dieu, on veut même le chasser de la nature. Et sans cette boussole, où trouver un port sûr sur la mer des incertitudes, des contradictions, des illusions qui agitent notre esprit ? Où trouver à se fixer dans ces courants contraires qui nous poussent ou nous attirent ?

On peut ranger en deux catégories distinctes ceux qui veulent ainsi poursuivre le progrès, après avoir répudié les enseignements de la foi chrétienne. Les uns, comme les libres-penseurs français, se sont déclarés les véritables ennemis de cette foi, et veulent la faire disparaître. Ses adhérents, ses adeptes, ses ministres sont proscrits, on ne veut pas même que le nom de Dieu paraisse dans les livres. Bien plus, il faut faire en sorte que la jeunesse, qui formera la société nouvelle, ignore même jusqu'à son existence : à bas les croix ! au feu les crucifix ! proscrit soit tout emblème quelconque de religion !

Les autres, comme les partisans du libre arbitre, anglais et américains, poursuivent leurs recherches sans s'occuper de la révélation, sans tenir compte de ses prescriptions. Ils proclament leurs prétendues lois nouvellement inventées, sans se mettre en peine de leur contradiction avec la vérité révélée, comme s'il ne se doutaient pas même qu'elle pût exister. Aussi, si le motif est un peu différent des premiers, le résultat est à peu près le même ; après avoir fermé les yeux à la lumière, ils aboutissent à l'absurde ; témoins : la génération spontanée, l'évolution infinie des êtres, l'éternité de la matière, etc.

Et voilà pourquoi nous reposons si peu de foi dans les prétendues découvertes de nos jours, pour le mieux futur de

L'humanité, à moins, toutefois, qu'un cataclysme quelconque vienne foudroyer ces impies orgueilleux, et rasseoir les sociétés sur leurs véritables bases. Alors la pure lumière brillera de nouveau dans le cabinet de l'homme d'étude, dans la cellule du moine soustraite aux distractions du dehors, et leur permettra de voir ce qu'on n'avait pu encore reconnaître. Alors le progrès pourra reprendre sa marche et marquer ses étapes par de nouvelles conquêtes !

Mais quelles sont les plus étonnantes découvertes réputées dues à la science de nos jours ? La vapeur, la poudre à canon, le télescope, le microscope, le télégraphe, les ponts suspendus, le téléphone etc ? Or toutes ces merveilles ne sont que des applications de découvertes faites des siècles auparavant. Et si nous avons dit plus haut que de la cellule du moine retiré du monde, pourra surgir de nouvelles découvertes, c'est que, comme on va le voir, c'est de cette obscure cellule que sont sorties la plupart des merveilles dont nous nous éorgueillissons faussement de nos jours. Oui ! ce sont ces "fainéants improductifs, ces parasites dangereux, ridicules débris des siècles de superstition et d'ignorance," qui sont les pères véritables du progrès des temps modernes. Si la société, à l'heure présente, semble vouloir oublier tout le reste, pour ne s'occuper que des sciences, de leurs perfectionnements, de leur application, elle ne doit pas perdre de vue, que ce sont les moines qui lui ont frayé la marche dans cette nouvelle voie ; les premiers, ils se sont livrés à l'observation des phénomènes de la nature, pour en déduire les principes et les lois qui ont guidé ceux qui sont venus après eux. D'où l'on peut conclure, que le catholicisme, loin d'être l'ennemi irrévocable des lumières, en est, tout au contraire, le véritable foyer.

Dès les premiers siècles de l'église, pour ainsi dire, les sciences philosophiques et morales surent s'affranchir du "joug de la sagesse payenne," pour s'élever rapidement jusqu'aux plus haut sommets, tandis que les sciences naturelles et phy-

siques, au contraire, demeurèrent stationnaires, et jusqu'aux XIII^e siècle, ne vécurent que des débris du savoir antique. Sans méthode, sans observations le plus souvent, on s'en rapportait à l'autorité des anciens philosophes de la Grèce et de Rome, et surtout d'Aristote, pour proclamer parfois des erreurs qui étaient acceptées parcequ'elles avaient été trop souvent répétées, et qu'on ne s'était jamais mis en peine de contrôler ou de vérifier.

Mais voici qu'au XIII^e siècle part de la cellule d'un obscur moine franciscain, Roger Bacon (1), des oracles qui étonnent le monde savant d'alors, et qui vont faire l'admiration des siècles à suivre, en proclamant des lois jusque là inconnues, et surtout, en ouvrant la voie à la méthode expérimentale, moyen de pénétrer plus sûrement dans le domaine de l'inconnu. Ses études mirent ce moine si avant sur son siècle, que ses découvertes lui attirèrent de sévères persécutions, les autorités du temps en rapportant la cause à la magie. Ce fut, en effet, la science universelle qu'embrassa le savant moine ; et presque dans chaque branche, il fit faire à la science un pas immense, jetant les bases des perfectionnements qui nous émerveillent aujourd'hui ; aussi la postérité lui donna-t-elle avec raison le titre de : *Docteur admirable*.

Les verres grossissants, la décomposition de la lumière, le spectre coloré, les machines à vapeur, la poudre à canon, les chemins de fer, les appareils aérostatiques, le levier à roue, les cloches de plongeur, les ponts suspendus en fil de fer etc., toutes ces découvertes ont été indiquées par le savant moine et rapportées à la véritable base qui pouvait leur servir d'appui.

(1) Roger Bacon, moine anglais, naquit à Ilchester en 1214, et mourut en 1294. Il étudia à Oxford et à Paris, et se livra à l'étude de toutes les sciences connues de son temps, et acquit bientôt une instruction supérieure à son siècle. Accusé de sorcellerie, il fut mis en prison et y demeura jusqu'à l'avènement de Clément IV. Il recouvra alors sa liberté ; mais persécuté de nouveau à la mort de ce pape, il fut encore enfermé pendant 10 ans au couvent des franciscains de Paris. Il mourut peu de temps après avoir été mis en liberté.—*Biographie Universelle*.

“ On peut, dit Bacon, construire un système de verres transparents qui rapprochent de l'œil les objets éloignés ou en écartent les objets voisins. On peut par des moyens analogues, grossir, rapetisser ou renverser les formes des corps. ” (1)

Ne voila-t-il pas là toutes les merveilles de la lentille convexe dévoilées ! Ce monde des infiniment petits, ignoré jusque là, est mis aujourd'hui à la portée de tout le monde avec le microscope. Au sein de cet océan sans rivages où voguent les soleils, l'astronome, armé du télescope, pourra y pénétrer, il suivra la course de ces mondes, mesurera leurs distances, pèsera même la masse de leur substance, et calculera leurs révolutions, en s'étonnant de cette harmonie immense qui les suborne les uns aux autres ! “ A l'aide d'instruments, dit Bacon, nous observons les choses du ciel. Ce que je rapporte est certain, je l'ai vu à l'aide d'instruments (2). ” Rien de suprenant après cela s'il signale les points vulnérables du système de Ptolémée, s'il enseigne, contrairement à Aristote, que les étoiles ont une lumière qui leur est propre ; s'il explique le phénomène des étoiles filantes ; s'il proclame que le flux et le reflux de la mer sont dus à l'attraction de la lune sur l'élément liquide. (3)

Entendons encore le même savant expliquer la formation de l'arc-en-ciel, par la décomposition de la lumière réfléchie dans un corps diaphane, donner la théorie des miroirs ardents, parler du gaz d'éclairage, qu'il appelle “ un feu produit par la distillation d'un corps organique, qu'on peut emprisonner dans un vase, ” émettre la théorie de la chaleur centrale du globe, et donner la formule de la poudre à canon. “ Il faut prendre, dit-il, du salpêtre, du soufre et un autre ingrédient (le charbon) qu'il ne désigne que sous un anagramme pour ne pas mettre à la portée de la foule un moyen de destruction dont il entrevoit déjà les résultats formidables. Avec ces substances on peut

(1) Bacon. *De secretis operibus artis*, cap. 1, 8.

(2) Bacon. *Opus majus*, p. 79.

(3) *Opus tertium*, man. fol. 6.

composer artificiellement un feu susceptible d'être lancé à toute distance. On peut aussi parfaitement imiter la lumière de l'éclair et le bruit de la foudre. Il suffit d'employer une petite quantité de cette matière pour produire beaucoup de lumière accompagnée d'un horrible fracas : ce moyen permettrait de détruire une ville ou une armée."(1)

"On peut, dit-il encore, construire des machines propres à faire marcher les plus vastes navires plus rapidement que s'ils étaient remplis de rameurs. On peut faire des chars qui, sans le secours d'aucun attelage, courront avec une vitesse incroyable. On peut créer un appareil au moyen duquel un homme assis, en faisant mouvoir avec un levier certaines ailes artificielles, voyagerait dans l'air comme un oiseau. Un instrument long de trois doigts et d'une égale largeur, suffirait pour soulever des poids énormes.....au moyen d'un autre instrument une seule main pourrait attirer à soi des poids considérables. On peut imaginer aussi des appareils pour cheminer sans péril au fond de la mer et des fleuves..... On peut encore inventer beaucoup d'autres choses, comme des ponts qui traversent les fleuves les plus larges sans piles ni appuis intermédiaires."(2)

N'est-il pas tout-à-fait étonnant que ces choses aient été écrites il y a plus de six siècles, et ne serait-on pas porté à croire qu'elles datent plutôt de quelques dizaines d'années seulement ?

Et pendant que les fidèles enfants de l'Eglise dévoilaient ainsi les mystérieux secrets de la science, voyons ce que faisaient ceux qui avaient soulevé son joug ou qui feignaient d'en ignorer les dogmes. Privés de la véritable boussole, les investigations les conduisaient à l'absurde. C'était alors que l'alchimie faisait fureur. On prétendait qu'au moyen de certaines combinaisons, on pouvait changer en or les métaux même les plus vils.

Voici comment le même savant moine répond à leurs

(1) *De secretis operibus artis et naturæ.*

(2) *Ibid.*, cap. 1. 8.

théories qui transportèrent et égarèrent tant d'intelligences au moyen âge. Vouloir faire de l'argent avec du plomb ou de l'or avec du cuivre, c'est aussi absurde que de prétendre créer quelque chose de rien."

Mais de même que pour faire un civet il faut avant tout avoir un lièvre, de même aussi pour marcher à de nouvelles découvertes, il faut en poser les bases.

Sans doute que l'application des principes scientifiques pour la poursuite du progrès est un noble but, et ses résultats sont des plus utiles ; mais la recherche de ces principes, en d'autres termes, l'étude de la science pure, a un motif encore bien plus sublime, conduit à des résultats encore plus profitables, puisqu'elle met sur la voie de nouvelles découvertes. Et c'est précisément parce que de nos jours nous négligeons la science pure, pour ne viser qu'aux applications, que nous sommes porté à croire que nous recueillons plus de fruits des études de nos prédécesseurs, que nous permettrons à nos suivants d'en moissonner.

On l'a écrit bien des fois, toute connaissance nouvelle, toute victoire sur l'inconnu, est un capital au profit de la société dont elle retirera tôt ou tard les intérêts. Et quel plus noble but que celui de poursuivre des études pour la science même ? Tandis que l'utilitaire ne cherche que les perfectionnements de la matière, le savant, lui, cherche un peu plus de lumière, pour admirer davantage le beau idéal ou dans la nature.

Et que nous importe à nous d'être qualifiés de rêveurs imaginaires, de chasseurs de mouches, etc., si nous trouvons en cela à satisfaire davantage cette soif que nous sentons tous de vouloir savoir davantage ? si, dans l'observation des phénomènes de la nature, nous trouvons un aliment à ce moulin de notre intelligence qui ne perd son activité que chez les esprits incultes ou les idiots. Ravalerait-on le mérite de nos poursuites aux quelques deniers qu'elles pourraient rapporter ? Non ; c'est dans son intensité que notre admiration pour le beau idéal ou dans

la nature trouve son expression, et l'essor même de cette admiration constitue notre récompense.

Si les deniers qu'on en peut retirer devenaient la mesure unique de nos actions, que ne dirait-on pas du chasseur d'allouettes qui s'épuise sur les vases des grèves pour quelques chétives pièces, ou du pêcheur de truite qui se fait rôtir au soleil durant des heures pour des prises dont il n'obtiendrait pas même six sous sur nos marchés ? Cependant que de nobles intelligences n'ont pas séduites les plaisirs de la chasse et de la pêche !

Mais autant l'esprit l'emporte sur la matière, autant l'étude de la science pure l'emporte sur les jouissances matérielles, et l'argent, pour le savant, pour l'homme d'étude, n'a pour ainsi dire de valeur qu'autant qu'il peut lui fournir les moyens de poursuivre ses recherches. Et nous l'avons énoncé plusieurs fois, aucune science n'est plus propre à attacher à l'étude que l'histoire naturelle, parce que sa poursuite est tout à la fois théorique et pratique. Le naturaliste goûte en même temps et les jouissances de la pêche et de la chasse dans la poursuite des spécimens pour ses collections, et de l'admiration du beau idéal et naturel dans les formes, la richesse des téguments, les aptitudes, les mœurs des êtres dont il fait l'objet de ses observations.

La science de la nature ne s'acquiert que par l'observation et l'étude, et vous chercheriez en vain pour trouver un naturaliste de quelque capacité qui n'ait pas été en même temps un homme d'étude.

UNE VISITE AUX GLACIERS DES ALPES

L'un de nos amis de France, grand amateur d'histoire naturelle, appliqué surtout à l'étude de la géologie, ayant été passer quelques semaines, l'an dernier, aux eaux de St-Gervais,

dans la Haute-Savoie, aux pieds des Alpes, a bien voulu nous passer le compte-rendu d'une visite qu'il fit alors aux glaciers du voisinage. Nos lecteurs, nous en avons la conviction, ne liront pas ces simples détails sans quelque intérêt, bien que dépourvus de tout appret et recherche quelconque. L'auteur d'ailleurs qui n'est pas un publiciste, était loin de croire que ces quelques lignes tracées sans soins seraient livrées à la publicité.

Août 7, 1884. Nous avons quitté St-Gervais pour nous rendre à Chamonix à 2 heures. J'ai laissé la voiture au village des Bossons, pour monter au glacier de ce nom, mon ami Morize, qui avait déjà visité ce glacier continuant directement la route jusqu'à Chamonix, et bien lui en a pris, car le tour n'a pas été partout des plus agréables.

Il était 3½ h., le temps était sombre et tout faisait craindre de l'orage pour le soir ; j'espérais cependant avoir le temps de terminer ma course avant la pluie.

Je trouvai un jeune garçon dans le village qui, pour un franc, prit l'engagement de me conduire au glacier.

La montée d'abord assez douce, devint bientôt très rapide, et il nous fallut trois quarts d'heure pour atteindre une petite auberge placée à peu de distance du glacier. Là, on me proposa de descendre à une grotte ouverte sous la glace. Quelques larges gouttes de pluie qui commençaient à tomber auraient dû m'engager à presser ma marche et à ne pas accepter cette proposition, mais la curiosité l'emporta. Il nous fallut descendre une trentaine de mètres pour atteindre la grotte, qui peut avoir une cinquantaine de mètres de profondeur, et que l'on éclaire avec quelques bougies. Nous admirions l'effet merveilleux de la lumière sur la glace sans être encore parvenus au fond, lorsqu'un formidable coup de tonnerre se fit entendre, et, grâce aux échos, nous avons cru, mon guide et moi, que le glacier tout entier s'éroulait et allait nous engloutir sous sa masse. Nous nous empressons en conséquence de sortir.

Il nous fallut ensuite gravir le long des parois du glacier, élevées en cet endroit d'une vingtaine de mètres, en plaçant nos pieds dans des trous tenant lieu de marches. La pluie qui tombait alors par torrents rendait notre ascension de plus en plus difficile, et ce fut qu'avec beaucoup de peine que nous atteignîmes la surface du glacier. L'orage redoublait ; la pluie, le vent, les éclairs retardaient notre marche ; la glace polie devenait de plus en plus glissante ; enfin après une demi-heure qui nous parut longue comme quatre, nous pûmes gagner l'autre bord au moment où l'orage commençait à se calmer. Je fis entrer mon jeune guide, comme moi tout trempé, dans un chalet qui sert d'hôtellerie et je le fis se restaurer un peu, puis, comme le sentier qui de cet endroit conduit à Chamonix, est assez direct, je le congédaï et me remis seul en route. Il était près de cinq heures, et grâce à la pluie qui recommençait à tomber, la nuit semblait près d'arriver.

J'admirai cependant en passant la belle cascade des Pèlerins et celle du Dard placées à cinq minutes de marche l'une de l'autre. La chute de la première est de cinquante mètres, celle de la seconde de treize seulement.

Je venais de quitter cette dernière cascade, lorsque je fis la rencontre d'une dame anglaise et de ses deux filles, qui se rendaient, sous la conduite d'une guide, comme moi, à Chamonix, et avec lesquelles j'achevai gaîment mon humide promenade.

A 5½ h. j'arrivai à l'hôtel, très satisfait de mon excursion, quoique le mauvais temps ne m'eût pas permis d'étudier le glacier des Bossons autant que je me l'étais proposé.

G. G.

PETITES NOUVELLES.

A vie dure. — Le 15 mars, l'an dernier, nous étions à Lourdes. En remontant le sentier taillé en serpentant dans le rocher, pour rejoindre la voie publique à l'Ouest de la Grotte, nous remarquâmes plusieurs hélices qui rampaient sur les parois du roc bordant ce sentier. C'étaient de l'espèce *Helix nemoralis*, à teinte jaune ou rose avec bandes spirales brunes. Nous en cueillîmes 4 ou 5 que nous mîmes dans une petite boîte dans notre malle. En partant de Rome pour l'Orient, nous laissâmes la petite boîte dans une armoire à notre pension. Le 23 avril suivant nous étions à Emmaus, avec le R. P. Frédéric. Comme nous allions tous les jours faire de petites excursions dans la montagne en recherche de plantes, insectes etc., nous recueillîmes aussi quelques mollusques, entre autres les *Helix Cæsareana* et *Engadensis*, et à notre retour à Rome, à la mi-mai, nous réunîmes nos captures d'Orient à celles de Lourdes, et rapportâmes le tout à notre demeure. Nous remarquâmes en ouvrant notre petite boîte en mai dernier, n'ayant pu nous occuper de ces captures avant cette époque, que la plupart de ces hélices avaient fermé l'ouverture de leurs coquilles d'une toile incrustée de carbonate de chaux, comme elles le font d'ordinaire pour l'hiver. Elles sont probablement encore vivantes, nous dûmes-nous, car nous savions qu'on en avait ainsi gardé de vivantes durant plus de trois ans. En effet, les ayant arrosées d'eau tiède, elles se mirent à marcher, pleines de vie, quelques minutes après. Comme nous venions de recevoir de France un lot de mollusques dont plusieurs étaient aussi vivants, *Helix pomatiás*, *Bulimus decollatus* etc., nous mîmes les uns et les autres en liberté dans notre jardin. En moins d'une heure, ils étaient tous disparus, s'étant dispersés de divers côtés. Une dizaine de jours plus tard nous retrouvâmes une hélice dans un pommier, et depuis lors, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu en trouver une seule. Nous nous attendons à être plus heureux à l'automne, et de retrouver au moins quelques coquilles si les animaux ont péri.

Le Némate du Mélèse. — Les chenilles du Némate d'Erichson *Nematus Erichsoni*, Hartig, qui dévorent le feuillage de notre Mélèse ou Epinette rouge, sont plus abondantes que jamais, cette année. De Québec à Ottawa, sur la ligne du Pacifique, on ne voit plus nulle part de verdure sur nos Mélèses. Un grand nombre de ces arbres vont sans doute périr par suite de ce dépouillement, qui s'ajoute, dans bien des cas, à celui des deux dernières années. Nous donnerons prochainement l'histoire de cet insecte.

Chrysomèle de la pomme-de-terre. Cet insecte s'est montré plus à bonne heure cette année que d'ordinaire, et faisait appréhender sérieusement ses ravages ; mais comme on a, à présent, appris à le combattre, et que d'ailleurs ses propres ennemis sont plus nombreux, ses dégâts, dans les environs de Québec, ne causeront pas de dommages sensibles. Le précieux tubercule de la récolte nouvelle qui a déjà fait son apparition sur nos marchés promet d'être abondant et se montre partout de la plus belle venue.

Cuscute. — Le 7 août nous trouvions à Bécancour et à Ste Angèle la Cuscute, *Cuscuta Gronovii*, Willd. en pleine floraison. Nous n'avons encore jamais rencontré cette plante dans les environs de Québec. Aux deux places, nous l'avons trouvée s'enroulant autour des tiges d'ortie et d'armoïse. Le beau jaune-orange de ses tiges avec ses abondantes fleurs blanches, produisaient le plus bel effet lorsqu'elles s'entremêlaient aux feuilles de l'armoïse, *herbe-de-S. Jean*.

ERREURS EN HISTOIRE NATURELLE

Monsieur le directeur-gérant de *l'Etendard* devrait imposer pour pénitence à son assitant, qui a servi à ses lecteurs un galimatias tel que celui qui a paru dans son édition du 16 septembre, à propos de la Sarracénie, d'acheter de suite notre *Flore Canadienne* et de prendre un abonnement sans délai au *Naturaliste*. L'écrivain a parlé là de botanique à peu, comme un aveugle pourrait le faire des couleurs. Il range, sans plus de façon, une dicotylédone parmi le monocotylédones, et lui prête un nom inconnu des botanistes: *Cypripedium meletus*

ne se trouve nulle part dans nos auteurs. Mais non seulement il fait erreur quant au nom, il donne encore de la plante une description impossible. " Elle produit, dit-il, quelques feuilles vertes et épaisses et entre les feuilles une espèce de cloche bombée au milieu, se rétrécissant à l'ouverture, ayant deux petites oreilles et présentant un | eu la forme d'un petit cochon. . . . Cette fleur ou cloche forme comme un petit flacon de deux à trois pouces de haut, et d'un pouce à un pouce et demi de diamètre que l'on trouve généralement rempli d'eau."

Ce n'est pas la fleur de la plante qui forme une espèce de flacon qui se remplit d'eau, mais ce sont les feuilles mêmes, ou plutôt les pétioles des feuilles qui se renflent ainsi pour former ces espèces de godets. Il est donc encore incorrect de dire que ceux-ci *naissent entre les feuilles*. On peut lire dans notre FLORE, page 30, une description exacte de la plante en question, et en voir une feuille figurée dans notre *Traité de Botanique*, 2e édition, page 41.

Nul homme ne peut tout savoir, mais quand on assume la tâche d'intruire les autres, il faut être bien sûr de ce que l'on avance.

Nous avons vu avec plaisir la rectification fort exacte qu'un "Pharmacien" a faite des erreurs que nous signalons, dès le lendemain, dans l'*Etendard*.

UN ENTOMOLOGISTE D'ÉTAT.

C'est avec un bien vif plaisir que nous avons appris la nomination de M. James Fletcher, employé de la bibliothèque du parlement à Ottawa, au poste d'Entomologiste pour le Dominion. Ce n'est là encore qu'une ébauche, un essai, car cette position qui exigerait le travail continu de plusieurs savants, est dévolue à un employé qui est encore astreint à sa besogne ordinaire. Le gouvernement, nous en avons l'espoir, en face des heureux résultats que va produire cette mesure, ne manquera

pas d'allouer des honoraires suffisants à M. Fletcher, pour lui permettre de consacrer tout son temps à cet important travail.

Disons aussi qu'on ne pouvait faire un choix plus heureux pour ce poste, qu'en prenant M. Fletcher, dont les connaissances en histoire naturelle sont très étendues, et qui, depuis plusieurs années, s'est fait une spécialité de l'étude des insectes utiles et nuisibles. Ajoutons que l'urbanité et les manières affables de ce monsieur rendent fort agréables les rapports qu'on peut avoir avec lui.

Le gouvernement fédéral a fait tout dernièrement l'acquisition d'une collection d'insectes, particulièrement riche en lépidoptères, du Capitaine Geddes, de Toronto, et M. Fletcher est chargé de veiller à sa conservation et à son augmentation.

Dès 1876 nous avons présenté un plan soigneusement élaboré de former ainsi un bureau central d'agriculture avec un musée, à feu M. Letellier, alors à la tête de ce département ; nous sommes heureux de voir que nos suggestions, pour n'avoir pas été goûtées d'abord, ont fini par être comprises et sont en voie d'exécution.

Nous venons de recevoir le 1er rapport de M. Fletcher qui, quoique peu considérable—sa nomination ne datant que de décembre 1884,—est cependant fort intéressant.

Notre appel à nos confrères dans le sacerdoce n'est pas demeuré sans écho. Plusieurs se sont empressés de se faire inscrire sur nos listes d'abonnés, et nous sommes convaincu qu'il en viendra encore quelques uns. Que tous ceux qui veu ent bien ainsi contribuer à la bonne œuvre de l'instruction du peuple par le clergé, veuillent bien agréer ici nos plus sincères remerciements.

Par contre, nos lettrés laïques semblent ne pas comprendre ce genre de dévouement et se montrent encore très clair-semés sur nos listes. Comme ce second numéro suit d'assez près le premier, nul doute que plusieurs n'ont pas eu encore le temps de nous faire parvenir leur adhésion, et vont aussi répondre à notre appel.

On voudra bien remarquer que nos ressources sont trop restreintes pour nous permettre de payer des collecteurs dans les villes. D'ailleurs la transmission de l'abonnement par la poste est chose si facile—surtout avec les blancs que nous avons envoyés—que nous ne voyons pas pourquoi les abonnés des villes ne le feraient pas comme ceux des campagnes.

Ceux qui n'ayant point renvoyé le premier numéro, retiendront encore celui-ci, seront censés par cela même prendre un abonnement, et seront en conséquence inscrits sur nos listes.